

très fructueux le critère selon lequel on ne doit pas se contenter d'examiner la dernière édition d'un ouvrage scientifique:

Aus alledem erhellt, dass der Spezialist sich nicht den Luxus erlauben darf, nur die spätere Fassung - trotz ihrer Trefflichkeit in allgemeinen - heranzuziehen (...), sogar gelegentlichen Schlimmbesserungen können hier und da für den wirklichen Kenner hochinteressant sein. (p. 21)

WML écrivait pour un public d'érudits (à la différence de par ex. E. Bourciez, qui était facile à lire, aussi pour les étudiants): il s'exprimait sans rhétorique ni élégance, dans un style très monotone. Dans plusieurs cas, les traductions de ses œuvres dans une langue étrangère, sont plus agréables à lire, grâce à l'intervention du traducteur. Et ainsi, nous arrivons au nœud de la conclusion de YM: c'est la qualité divergente du public qui est décisive de la divergence d'opinions sur WML:

Meyer-Lübke machte kein Hehl daraus, dass er für seine Kollegen schrieb sowie für einige wenige hochqualifizierte Studierende, die hier und da eine Elitegruppe bildeten (...). Kandidaten für ein höheres Lehramt, denen nur der nackte Sprachunterricht als zukünftiges Lebensziel vorschwebte, interessierten Meyer-Lübke weniger. Man darf sogar einen Schritt weitergehen und die Behauptung aufstellen, dass die sogenannte Revolte gegen die Altromanistik, insbesondere deren sprachgeschichtliche Komponente, die man gelegentlich (in den zwanziger und dreissiger Jahren) mit einer Befreiung von einem Wissen Meyer-Lübkescher Prägung assoziiert hat, in erster Linie von den künftigen Sprachpädagogen und Schulmännern ausging. (p. 64)

C'est le jugement d'une personne qui a connu de près le milieu et le public sur lesquelles elle se prononce. Mais c'est aussi une conclusion qui offre beaucoup d'éléments et de nouvelles perspectives à discuter.

Avec ce beau portrait de WML, YM apporte à l'histoire de la romanistique et des romanistes une contribution très précieuse et très fascinante.

Gunver Skytte
Université de Copenhague

Littérature française

Editiones Arnamagnæanæ, Copenhagen, Series B: éd. Foster W. Blaisdell: *Erex saga Artuskappa* (vol. 19, 1965) et *Ívens saga* (vol. 18, 1979); éd. Lise Præstgaard Andersen: *Patalopa saga* (vol. 28, 1983); éd. Marianne E. Kalinke: *Möttuls saga* (vol. 30, 1987). Series A: éd. Jonna Louis-Jensen: *Trójumanna saga* (vol. 9, 1981). - Bibliotheca Arnamagnæana vol. 37: Marianne E. Kalinke: *King Arthur North-by-Northwest* (1981).

Ces cinq éditions de textes traduits en vieux norrois, ainsi que la monographie sur «la matière de Bretagne» dans le Nord vers le Nord-Ouest, i.e. en Norvège et en Islande au moyen âge, sont d'un très grand intérêt pour les médiévistes, surtout pour les romanistes, mais en somme pour tous ceux qui sont curieux de connaître les voies et

manières de la transmission des textes littéraires dans l'Europe médiévale. Pour faire apprécier cet intérêt et les problèmes spécifiques qui se posent aux éditeurs de tels textes, une petite introduction peut sembler utile.

La traduction de textes français en Scandinavie a commencé par la *Tristrams saga ok Ísöndar*, traduction qui fut entreprise par un frère Robert en 1226 sur l'initiative du roi de Norvège Hákon IV Hákonarson (r. 1217-63), selon la préface d'un manuscrit du XVII^e siècle. Ce roi Hákon est mentionné aussi dans les traductions de textes français suivantes: *Ívens saga* (l'Yvain de Chrétien de Troyes), *Möttuls saga* (*Le mantel mautaiillé*), *Elis saga ok Rosamundur* (*Elie de Saint-Gilles*) et *Strengleikar* (21 lais, dont 11 de Marie de France – son *Eliduc* fait défaut) – *Erex saga Artuskappa* (= champion d'Arthur), qui ne mentionne pas Hákon mais date probablement de son époque, est la traduction de *Erec et Erیده*.

En tout, on estime qu'une quarantaine de textes, des épopées (11), des romans courtois (4), des lais (21, 22 avec *Möttuls saga*) et des romans d'aventures (3), ont été traduits du français au cours du règne de Hákon, et que les modèles français en étaient transmis via l'Angleterre. On s'accorde aussi pour penser que si ces traductions n'étaient pas toutes commandées par Hákon personnellement, leur production était du moins stimulée par ses initiatives politique et culturelle dans le but d'inculquer à ses sujets, à sa *hird* en particulier, les mœurs adoucies et polies de la civilisation courtoise.

La plupart des textes conservés de cette littérature profane de traduction, qui ne s'éteint pas tout à fait avec Hákon, sont d'origine française, mais il existe aussi quelques traductions de textes anglais et allemands. En plus, on trouve, pour la littérature ecclésiastique et savante ou de caractère historique, beaucoup de textes traduits du latin. De même, parmi les textes présentés dans ce compte rendu, la *Trójumanna saga* est une traduction, faite en Islande dans la première moitié du XIII^e siècle, du *De excidio Troiae* de Dares Phrygius (et non pas du *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, ni du *Roman de Troie en prose*). – Pour *Partalopa saga*, que son éditeur estime avoir été traduite au XIV^e siècle, probablement en Islande, il n'est pas sûr que le modèle direct ait été français (*Partonopeu de Blois*).

Ainsi, c'est surtout au cours du XIII^e siècle qu'ont été adaptés, en Norvège, une quantité peut-être restreinte de textes français (mais combien ont bien pu se perdre?) considérés, à notre époque aussi, comme étant parmi les meilleurs de la littérature médiévale.

Voici maintenant les problèmes d'ordre philologique que soulève l'adaptation nordique de ces textes: D'abord, les traducteurs changent les vers français en prose, et cette prose est influencée par le style littéraire des sagas indigènes; ensuite, presque aucun ms. ou même fragment de ms. n'est conservé, ce qui nous force à avoir recours à des copies ou remaniements islandais dans des mss tardifs, datant de la période qui va du XIV^e au XVII^e siècle. Nous ne savons pas quelles étaient exactement les rédactions françaises qui ont servi à la traduction, aussi ne pouvons-nous pas faire de comparaisons serrées. Finalement, il est évident que le transfert en milieu nordique entraîne des transformations sérieuses du contenu, afin de rendre compréhensible et moralement acceptable cette littérature fort étrangère, dans les deux sens du mot.

On comprend que la conclusion pratique qui s'impose aux éditeurs d'après ces remarques, soit celle d'une circonspection extraordinaire, voire d'une *diplomatie*, dans l'établissement et la présentation critique des textes en question. Les séries A et B

d'éditions publiées par l'Institut Arní Magnússon de Copenhague respectent à merveille cette exigence.

Il est important de signaler que ces éditions s'adressent en principe aux chercheurs et qu'elles ne visent pas un public plus large d'étudiants ou d'amateurs, comme c'est le cas pour les éditions des séries *Íslensk fornrit* ou *Nordisk Filologi*.

La publication des éditions dont on s'occupe ici couvre une vingtaine d'années au cours desquelles on constate, de la part des éditeurs, une prise en charge toujours grandissante des aspects textuels qui dépassent l'écotique strictement parlant, cependant il convient de les louer d'observer, sans dérogations, l'acribie philologique qui est le signe de noblesse de toutes ces éditions. A mon avis, *Möttuls saga* constitue le sommet de celles-ci grâce à l'excellente présentation littéraire du texte, à l'inclusion du *Mantel mautailié* français, appelé ici *Le lai du cort mantel* et édité par Ph. E. Bennett, et à l'ajout de notes textuelles, élément qui manque terriblement dans les autres éditions.

Les discussions sur la tradition manuscrite que donnent toutes les éditions, et les stemmas quand il y en a, sont admirables. Les descriptions paléographiques et orthographiques ne brillent pas toutes de la même clarté, mais celles de *Möttuls saga* me semblent exemplaires, et le lecteur a bien besoin de tout le secours possible, puisque les éditeurs se refusent d'intervenir dans les textes édités, sauf pour résoudre les abréviations et mettre quelques majuscules et une ponctuation extrêmement parcimonieuse. L'apparat critique se réduit à très peu: des variantes, présentées sans être discutées, pas de corrections, sauf pour les bévues banales, un index des noms propres, quelques références bibliographiques, pas de glossaire.

Ceci dit, le romaniste, habitué aux éditions des anciens textes français, se félicite du bain de luxe qu'on lui propose ici: les textes de deux ou de trois mss (un seul dans Series A, vol. 9) sont reproduits de façon presque diplomatique (voir ce qui précède), parallèlement, ce qui permet une lecture comparative, comme si on avait simultanément sous les yeux plusieurs manuscrits.

La présentation orthographique des textes édités étant si peu «normalisée», les volumes contiennent tous (sauf Series A, vol. 9) des traductions en anglais ajoutées à la fin pour faciliter la compréhension. Cela rend certes les textes accessibles aux chercheurs non familiers avec la langue, mais j'aurais préféré personnellement des éditions doubles, offrant, en regard l'un de l'autre, le texte diplomatique et un texte édité en vieux norrois, comme le fait si admirablement P. Achischer en ancien français dans son *Voyage de Charlemagne* (avec un glossaire correspondant au texte édité).

Mon dernier souhait serait de trouver dans toutes les éditions la reproduction d'une photo montrant l'écriture d'une page manuscrite, comme c'est le cas dans *Erex saga* et *Partalopa saga*.

A bien y regarder, les éditions présentées ici ne sont pas aussi peu critiques qu'il pourrait le sembler. En les étudiant systématiquement, on s'habitue à leur manière discrète et prudente, et on finit par les apprécier à leur juste valeur. Il existe déjà plusieurs collections de fac-similés en cours, et les ordinateurs rendront sans aucun doute de grands services à l'avenir, mais nous aurons toujours besoin des *Editiones Arnamagnæanæ* comme base de recherche ultérieure sur la langue et l'histoire des textes. En plus, ces éditions utiles sont complétées par les monographies de la *Bibliotheca Arnamagnæana*, comme celle, magnifique, de Marianne E. Kalinke sur la litté-

rature arthurienne en pays nordique, qui profitera à tous les médiévistes quelle que soit leur spécialité.

Jonna Kjær
Université de Copenhague

Note: Les éditions suivantes de traductions sont en voie de préparation: *Flóres saga ok Blankiflúr* (*Floire et Blancheflor*), *Parcevals saga* (*Perceval ou le Conte du graal*) et *Tristrams saga*.

Précis de littérature française du XIX^e siècle, sous la direction de Madeleine Ambrière. Presses Universitaires de France, Paris, 1990. 639 p.

Cette histoire littéraire est principalement l'œuvre d'une équipe de la Sorbonne (Madeleine Ambrière, Nathalie Basset, Patrick Berthier, Loïc Chotard, Michel Lichtlé, Arlette Michel, Dominique Millet-Gérard), avec la collaboration de Colette Becker de l'Université de Picardie, et de Lise Queffélec de l'Université Stendhal de Grenoble. Faisant partie de la collection «Précis de...», cet ouvrage est dépourvu d'illustrations, une gageure de nos jours; en revanche, elle remplit toutes les conditions posées par la collection, par son envergure, la richesse de ses détails, ses références à la critique universitaire moderne et répond aux nécessités de l'heure actuelle, couvrant le domaine littéraire de a à z.

A l'instar de la collection *Littérature française*, dirigée par Claude Pichois aux éditions Arthaud (éd. illustrée, t. 1-16, 1968-1979; nouv. éd. en poche, t. 1-9, 1984-1986), Madeleine Ambrière et son équipe traitent du mouvement des idées, de la science, des attitudes religieuses et spirituelles, en réservant une place importante à la critique et à l'histoire. Il est à noter, également, que le contexte de la littérature est soigneusement présenté sous toutes ses facettes, depuis le rôle de la politique jusqu'aux questions plus juridiques, le tout constituant la «vie littéraire», avec sa presse, ses revues, sa littérature de consommation, etc. – Voici donc la littérature ancrée dans son milieu vivant, avec d'innombrables informations précieuses, à quoi s'ajoutent des chapitres sur quelques genres moins souvent considérés, tels que la biographie, la caricature, les physiologies.

Faisant ainsi le tour de toutes les manifestations littéraires du XIX^e siècle, ce «Précis», comme le souhaite Madeleine Ambrière dans son introduction, est une vraie «biographie» de ce siècle. Divisé en trois parties (1800-1830), 1830-1848, 1848-1900), dont les deux dernières utilisent un classement par genres, l'ouvrage insiste sur la continuité du romantisme plutôt que sur sa fin: ce grand élan du XIX^e siècle, mouvement essentiellement contestataire (cf. p. 87), ne serait pas mort avec la révolution de 1848, mais aurait subi seulement des «métamorphoses» (pp. 317, 319), depuis les «soleils levants du romantisme» jusqu'aux «soleils couchants» vers la fin du siècle. En effet, l'héritage d'un penseur-philosophe tel qu'Auguste Comte (p. 255-257; présentation de Lise Queffélec) et celui des poètes romantiques tels que Musset et